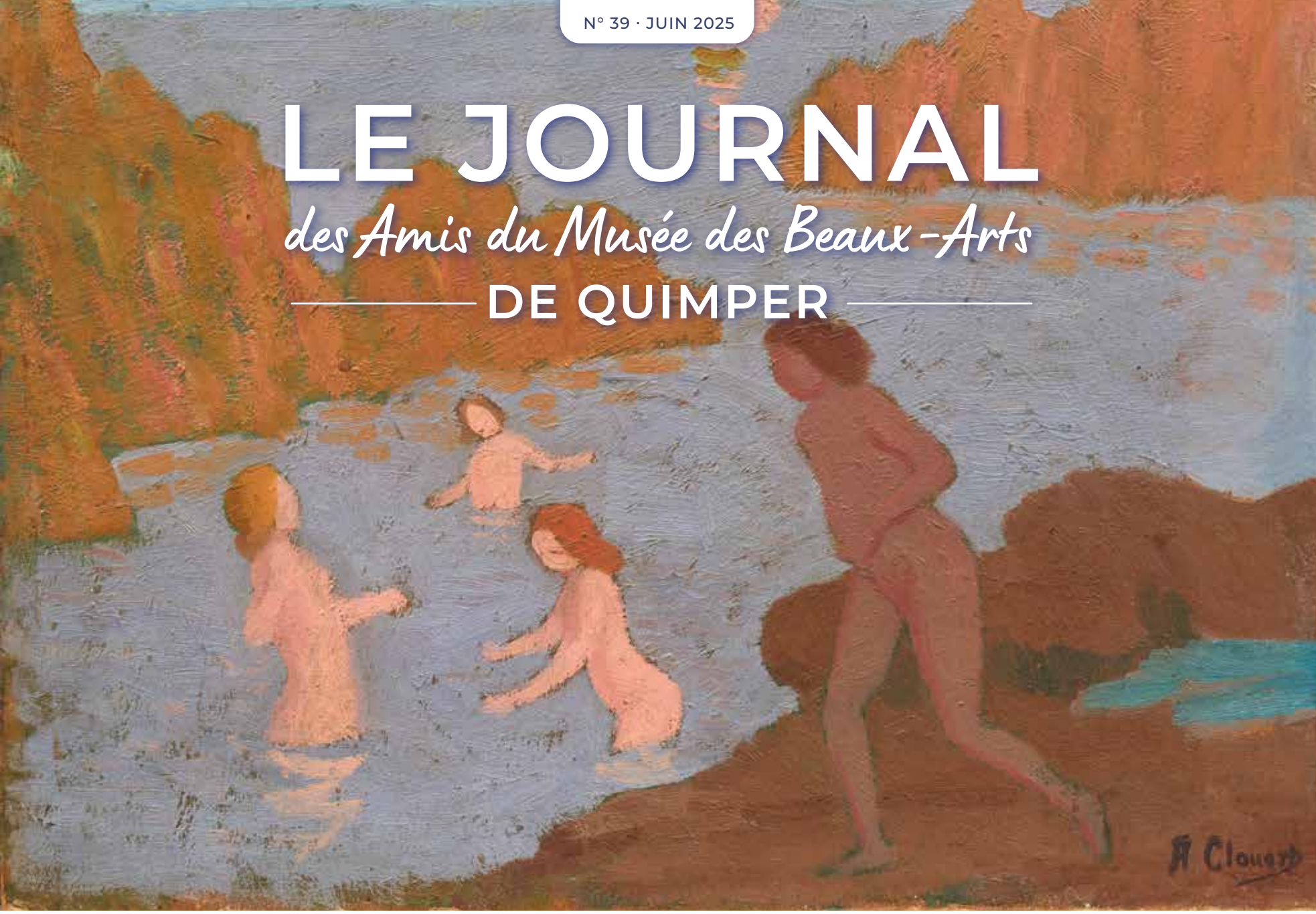
N° 39 · JUIN 2025

LE JOURNAL
des Amis du Musée des Beaux-Arts DE QUIMPER



Albert Clouard, ***Les Baigneuses,*** *1905-1906. © musée des beaux-arts de Quimper / photo Bernard Galéron*

LA VIE DE NOTRE MUSÉE

Albert Clouard (1866-1952) : un peintre breton proche des Nabis

Surnommé «le Nabi clandestin « par son ami Maurice Denis, cet artiste méconnu entre au musée des Beaux-Arts de Quimper avec ce tableau qui va enrichir l'ensemble consacré au mouvement nabi.

Fils d'une famille d'orfèvres rennais, Albert Clouard montre tôt des dispositions pour le dessin et la poésie[1]. Il s'installe à Paris en 1888 et fréquente rapidement le milieu symboliste. Il écrit notamment pour différentes revues, telles que *La Revue Indépendante, Art et Critique, La Plume* ou *L'Ermitage*. Très attaché à sa région d'origine, il entreprend une longue traversée de la Bretagne qui lui inspire son Tro Breiz publié en 1892.

À partir de 1895, Albert Clouard réside définitivement en Bretagne, à Rennes en hiver et, surtout, à Perros-Guirec le reste de l'année. Avec son épouse Blanche, ils commencent à fréquenter les Denis en 1897[2]. Ces derniers sont également des habitués du port et des grandes plages de Perros-Guirec. De cette rencontre naîtra une indéfectible amitié entre un peintre déjà au sommet de son art, Maurice Denis et, un artiste en devenir, Albert Clouard. Si Clouard est un parfait autodidacte, Denis est cependant convaincu de son talent et le soutient en l'incitant à participer au Salon des Indépendants[3]. De 1903 à 1906, Clouard enverra ainsi des œuvres à Paris pour ce salon et sera aussi présent dans les accrochages de la Galerie Drouet ou chez Clovis Sagot. En 1907, il expose une dernière fois, invité par Octave Maus à l'exposition de la Libre Esthétique qui se tient à Bruxelles.

Si Clouard n'appartient pas à la galaxie des Nabis, il s'en rapproche, cependant, par bien des caractéristiques stylistiques.

Après 1907, Clouard continue de peindre épisodiquement jusqu'au début des années 1910. L'essentiel de son œuvre peut donc être daté de la première décennie du XXe siècle et n'excède guère un corpus de deux cents numéros parmi lesquels les petits formats dominent largement. Le substrat symboliste[4] imprègne nombre de ses compositions et il n'est guère surprenant d'y reconnaître des sous-bois habités de nymphes, de fréquentes allusions au légendaire celtique ou des bords de mer accueillant baigneuses ou sirènes. A cela s'ajoute la forte influence qu'exerce l'art de Maurice Denis, que ce soit dans la forme ou le choix des accords de couleurs. Cette séduisante étude en est une illustration parfaite. Si Clouard n'appartient pas à la galaxie des Nabis, il s'en rapproche, cependant, par bien des caractéristiques stylistiques : simplification des formes, goût de l'ellipse et des perspectives décalées ou encore couleurs chatoyantes et vibrantes.

Le cadre naturel de Perros-Guirec, avec les vastes plages de Trestraou et de Trestignel, les extraordinaires amoncellements granitiques rosés de Ploumanac'h ou encore les paysages vallonnés menant à la chapelle de la Clarté, affleure souvent dans les pochades de Clouard. Dans celle qui nous intéresse, on reconnaîtra sans peine

>>

LE MOT DU PRÉSIDENT

Chères amies, chers amis,

Une année riche en évènements depuis juin dernier, date du dernier numéro du Journal des Amis :

Un nouveau site sur le net **amibozar-kemper.fr** plus convivial et vivant qui informe sur les activités et les nouveautés de notre association, et qui offre la possibilité d'adhérer et de payer sa cotisation en ligne et aussi de faire un don. Je vous invite à le consulter et à nous faire part de vos remarques, critiques (constructives, bien sûr), et propositions de petits articles sur vos coups de cœurs culturels.

Cette année concernant nos actions de mécénat nous avons fait le don à notre musée d' un petit tableau, *Les Baigneuses*, d'Albert Clouard, peintre du mouvement Nabi, qui va enrichir la collection de notre musée.

Les sorties et voyages ont été un vrai succès, avec comme point d'orgue le voyage au Japon, de Tokyo à Osaka en passant par les Alpes Japonaises, qui a réuni 38 adhérents en novembre. Les bénéfices de ces voyages sont une source importante du financement de nos actions.

Le prix Jean Moulin des Amis édition 2025 a été remis le 17 mai à Quimper dans le cadre du concours de Résistance et de la Déportation, en présence du préfet et de madame la maire de Quimper à une élève de terminale du lycée Brizeux de Quimper, et une élève de troisième du collège La Mennais Cap Sizun de Pont-Croix.

La fermeture pour travaux de notre musée, qui devrait, si tout de passe bien, rouvrir au second semestre 2026, a été l'évènement le plus marquant.

Pour faire rayonner notre association en dehors des murs du musée nous avons engagé plusieurs actions de communication extérieure à travers des rencontres d'artistes et de cinéastes, qui ont connu un beau succès. D'autres rencontres de ce type vont être organisées à l'automne.

Une autre action, qui est en cours de montage, est la réalisation d'un documentaire sur une œuvre de notre musée : Le miracle des roses de Wilhelm List. Ce documentaire comportera une interview de Guillaume Ambroise réalisée par un journaliste. Ce petit documentaire sera notamment diffusé aux CDI de différents établissements scolaires de notre région et contribuera à notre ouverture vers la jeunesse.

Pour ces actions, je tiens à souligner l'engagement précieux de notre ami et cinéaste Michel Dupuy qui est le réalisateur de ce documentaire et le co-organisateur avec Christiane Le Berre des rencontres.

Au cours de notre Assemblée Générale du samedi 26 avril, deux nouveaux membres du Conseil d'Administration ont été élus : Philippe Morvan et Thierry Le Cam, à qui je souhaite la bienvenue.

Et enfin, je remercie tous les participants aux différentes commissions pour leur engagement et leur travail essentiels à la vie de notre association ainsi qu'à Guillaume Ambroise et son équipe du musée pour leur précieuse collaboration.

Bonne lecture de ce numéro 39 du Journal des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper.

PIERRE DURANTE,
Président des Amis
du musée des Beaux-arts de Quimper

une évocation des côtes rocheuses de Perros-Guirec avec ces reflets mordorés qui tirent vers le rose. Le groupe des baigneuses, dont l'anatomie est simplifiée à l'extrême, semble obéir à une chorégraphie inspirée d'un ballet panthéiste. Ici, la nudité, dans son absolue simplicité, participe d'une forme de symbiose avec la « nature primitive ». Au loin, seule une petite embarcation à la voile gonflée par la brise vient rompre la monotonie d'une ligne d'horizon étirée à la limite haute du support. Le charme de cette œuvre tient pour beaucoup à l'extrême qualité des pigments. Jouant d'effets recherchés entre ombre et lumière, Clouard aimante le regard vers le rose délicat des baigneuses qui illumine les flots d'un bleu tendre. Réfléchissant une lumière que l'on imagine vespérale, les roches de Perros-Guirec luisent de teintes fondues où dominent les verts, les ocre-orangé, les roses et quelques rares rehauts de rouge.

L'impression féerique de ce tableautin nous entraîne dans un univers typiquement à la Maurice Denis mais avec une forme de candeur qui n'appartient qu'à Albert Clouard.

Par sa joliesse autant que par son séduisant sujet breton, cette œuvre pourra susciter de nouveaux développements dans notre bel ensemble consacré à la peinture nabie.

Albert Clouard demeure rare dans les collections publiques françaises et, seul le musée des Beaux-Arts de Brest conserve à ce jour une œuvre emblématique de ce peintre, *La Vierge des grèves*[5], mais à la saveur un peu plus fade. Il faut donc se réjouir de ce précieux don consenti par l'association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper ! ■

GUILLAUME AMBROISE,
Directeur du musée
des Beaux-Arts de Quimper

1 Naturellement doué, Clouard est la figure du parfait autodidacte, ne décidant pas entre une vocation d'écrivain-poète ou de peintre. La mort de son père en 1888 le libère de toute forme de contingence matérielle mais le prive sans doute d'un engagement définitif dans le monde de l'art.

2 Les Clouard habitent une belle demeure nommée Kerglaz qui domine l'anse de Perros-Guirec. Denis l'y retrouve dès 1898 et peint à ses côtés, l'encourageant ainsi à affirmer un style dont les liens avec l'esthétique nabi sont nombreux.

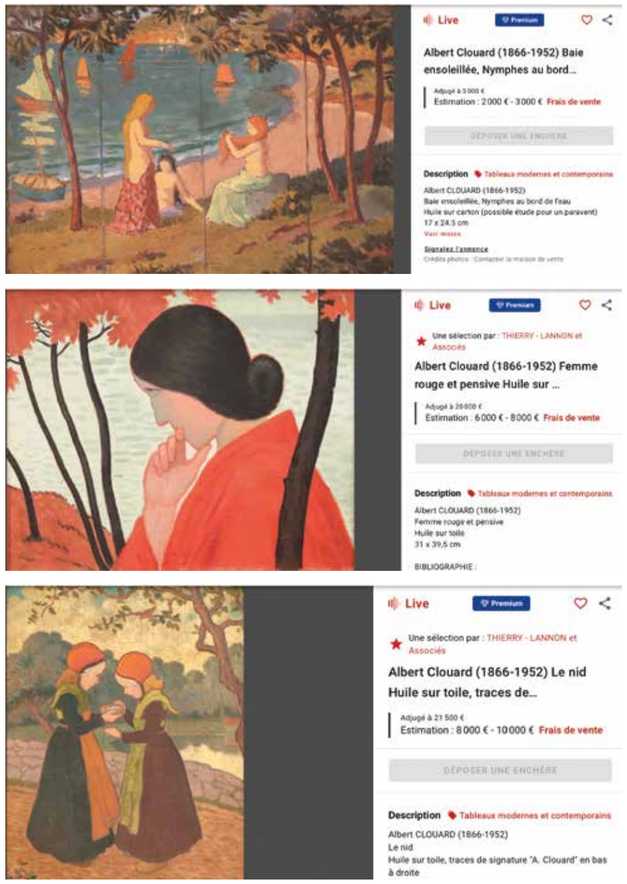
3 Denis souhaitait que Clouard participe au Salon des Indépendants dès 1902 mais ce dernier, ne se sentant pas encore prêt, a préféré attendre l'année suivante pour se lancer.

4 Clouard fait édifier au printemps 1905 une vaste demeure dominant l'anse de la plage de Trestrignel à Perros-Guirec qu'il nomme Ar Golo en souvenir du Péléas et Mélisande de Maeterlinck. La maison a été détruite pendant l'occupation allemande.

5 Cette toile, typiquement rosicrucienne, a été acquise en 1981.

DES NOUVELLES DU MARCHÉ DE L'ART

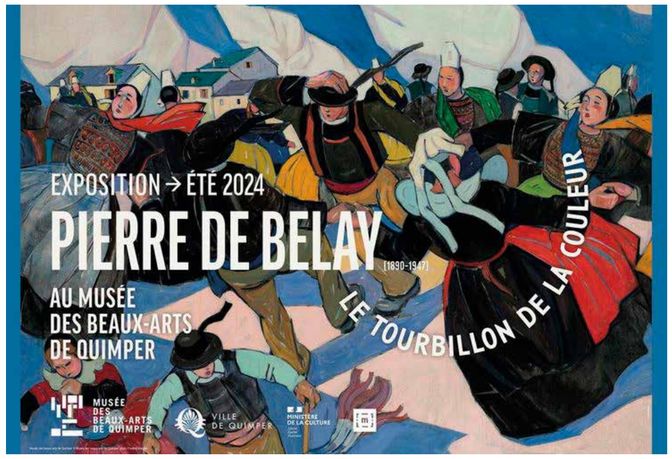
PAR THIERRY LE CAM



DERNIÈRE EXPOSITION AVANT LA FERMETURE PROVISOIRE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS :

Pierre de Belay, talentueux Quimpérois, dans un tourbillon de couleurs

Si on devait retenir quelques traits significatifs de cet artiste on pourrait parler de son attachement à la Bretagne dans ses sujets, de son attrait pour les couleurs vives et chaudes et de l'importance du trait dans ses réalisations. Il a même inventé, grâce une technique particulière, le treillisme, un style pictural sans équivalent, inspiré de sa pratique de la gravure.



Un bel hommage à cet artiste breton et à ses œuvres que nous retrouverons bientôt avec bonheur sur les murs de notre musée.

Introduit par Max Jacob dans les milieux artistiques de la capitale où il découvre les innovations de ses contemporains : expressionnisme, fauvisme et même cubisme, Pierre de Belay reste cependant un artiste autonome et surtout garde son amour pour sa Bretagne natale qu'il croque dans les pardons, les fêtes, les marchés et les ports dans les couleurs et le mouvement de la vie.

Cette exposition de 2024 expose 200 œuvres de l'artiste qui proviennent toutes des collections du musée et qui ont été choisies dans un fond de plus de 1000 œuvres.

On connaît bien le fameux décor de l'hôtel Kermor de Bénodet commandé en 1923 par la famille Daniel et acquis en 2019 par le musée. Constitué de 5 grands panneaux représentant des scènes de vie liées à des éléments remarquables de la tradition bretonne, il a été restauré par Gwenola Corbin (voir à ce sujet le journal des Amis de 2023) et il est désormais exposé dans la grande salle des décors bretons. ■

CHRISTIANE LE BERRE

DEVINETTE

Le mystère de Belay

Comme dans les jeux de nos petits journaux d'enfants, je vous propose de bien regarder cette reproduction du portrait d'un pêcheur par Pierre de Belay présentée l'an passée au musée, lors de l'exposition consacrée à l'artiste

Recherchez (clignez des yeux) et découvrez y une image cachée. Réponse en page 5.

FLORENCE SERRE

Les conférences de l'Ecole du Louvre en partenariat avec le Musée

Cinq conférences ont eu lieu à l'amphithéâtre de l'hôtel Mercure entre le 27 février et le 3 avril sur le thème « Le mouvement et le souffle », Léonard de Vinci et la science de la peinture.

Stefania Tullio-Cataldo, la conférencière, nous a charmés et impressionnés par son savoir, sa passion et sa facilité à captiver son auditoire ! Compte-rendu de ce cycle sur le grand « Leonardo ».

Une passionnante évocation de l'œuvre de Léonard de Vinci : une plongée dans l'art et l'âme de cet artiste incomparable.

La biographie de Léonard de Vinci retracée par son contemporain Giorgio Vasari dans son recueil *Le Vite* des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes, nous offre un aperçu de son talent. Son œuvre est nourrie par l'étude de la nature et les recherches scientifiques de tout ordre. Les innovations techniques et stylistiques qu'il a mises en œuvre dans ses réalisations nous montrent l'ampleur de son génie. Un portrait nous le décrit : cheveux longs et barbe longue à la manière d'un philosophe. Par son charisme, il a séduit les cours des grands duchés en Italie et gagné l'affection du roi de France lui-même.

Ce que je veux souligner ici c'est la forte impression qui se dégage de sa peinture et notamment de ses portraits. On y ressent la vie, le mouvement et les sentiments des personnages. Certains détails identifient les personnes (portraits onomastiques) ou révèlent leurs émotions. Chaque posture les rend vivantes, en mouvement, parfois dans un univers suggéré en arrière-plan.

C'est l'humain qui transparaît : le portrait s'anime et respire. Comme le dit si bien Stefania, tout est dans **« Le mouvement et le souffle »**.

Cette présentation de l'œuvre de Leonard de Vinci nous touche à deux égards : pour la qualité de l'exposé bien sûr mais aussi parce que notre musée a la chance de posséder, en copies certes, deux représentations emblématiques de tableaux célèbres de Leonardo aux histoires singulières : une Joconde et un Salvator Mundi qui rentre tout juste de restauration !

Quoiqu'il en soit, nous avons hâte de les retrouver au musée des Beaux-Arts de Quimper dans un écrin tout neuf ! ■

CHRISTIANE LE BERRE

LÉONARD DE VINCI, ***LA DAME À L'HERMINE****, (PORTRAIT DE CÉCILIA GALLERANI), 1488*

Le Musée des Beaux-Arts se refait une santé et une beauté !

La fermeture temporaire du musée va nous priver quelques temps de ses riches collections et de ses expositions pleines d'intérêt et d'inventivité mais ce n'est qu'une courte pause pour mieux nous séduire à sa réouverture en 2026. Le musée des Beaux-Arts est actuellement en pleine transformation comme l'illustre symboliquement l'affiche réalisée par le graphiste Fabrice Petit ; elle traduit cette notion de métamorphose et d'énergie vitale et de renaissance de ce beau musée.

Le musée en chantier

La ville de Quimper travaille depuis 2022 à la mise en place d'un contrat de Performance Energétique sur le musée des Beaux-Arts. Très énergivore, il fait face à des défis majeurs : la maîtrise de ses consommations énergétiques pour des objectifs de transition écologique, des enjeux d'amélioration de la régulation en température et de l'hygrométrie des salles qui se doivent d'être très performants pour la bonne conservation des œuvres et enfin la réfection complète de l'étanchéité vétuste.

Outre ces opérations, plusieurs travaux d'aménagement intérieur seront réalisés pour permettre au bâtiment d'être pleinement valorisé et opérationnel au moment de sa réouverture au public début 2026.

L'affiche réalisée par le graphiste Fabrice Petit illustre bien cette notion de métamorphose et d'énergie vitale de ce beau musée.

Les actions du musée dans et hors les murs

En attendant, l'équipe du musée met à profit cette période de fermeture en poursuivant ses missions de diffusion et conservation des collections municipales en organisant des expositions et des ateliers hors les murs et en réalisant des préparatifs de protection et de restauration des œuvres à l'intérieur des murs.

Les œuvres se mettent aussi en scène hors les murs et s'exportent ailleurs en France et même à l'étranger grâce au gros travail de médiation culturelle mis en place par l'équipe du musée. A titre d' exemples, deux tableaux de Lucien Simon ont été prêtés au MUCEM de Marseille tandis qu'une œuvre de Simon Julien se trouve actuellement à l'écomusée de la Bintinais de Rennes. Quant au Portrait de l'artiste au turban jaune d'Emile Bernard, il est parti pour l'Italie au musée civique San Domenico de Forli.

Wilhelm List, ***Le miracle des roses***, *1907*

Les actions des Amis du Musée

Pour accompagner cet effort, l'association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper a imaginé de valoriser la collection du musée et garder les liens qui ont été créés depuis de nombreuses années avec le public et les amateurs d'art.

Nous avons cherché quelles actions nous pouvions mettre en place pendant cette période pour parler des artistes et des œuvres exposées dans les musées ou ailleurs en exposant deux regards : celui des visiteurs de musées amateurs ou experts et celui qu'en proposent les cinéastes.

Ce projet s'articule donc autour de ces regards croisés dans un projet intitulé : Art et Cinéma.

Deux projections-débats ont déjà eu lieu :

La première, à la médiathèque de Quimperlé, a évoqué la vie et l'œuvre de l'affichiste quimpérois Alain Le Quernec exposées dans un portrait filmé par Michel Dupuy, cinéaste et ami du musée.La deuxième, à la librairie Ravy de Quimper nous a permis de découvrir l'œuvre originale du peintre brestois Paul Bloas sous le regard du cinéaste finistérien Olivier Bourbeillon dans son film : *Le manteau de papier*.

A la suite de ces deux événements des échanges spontanés et nourris ont eu lieu en direct entre le public et les artistes.

Une captation documentaire a été tournée au musée avant le déménagement des collections concernant un tableau Art nouveau un peu singulier tant par sa facture que par l'histoire de son acquisition. Il s'agit du *Miracle des Roses* de Wilhelm List, peintre de la Sécession viennoise. C'est Guillaume Ambroise lui-même, directeur du musée, qui s'est prêté avec beaucoup d'enthousiasme et de professionnalisme à l'exercice du commentaire de cette œuvre qui recèle une mine d'informations historiques et artistiques.

Ce documentaire est en phase de montage et sera ensuite projeté avant la fin des travaux.

La préparation, le tournage et le montage sont réalisés avec le concours de l'Espace associatif de Quimper et de l'association Label Image.

Notons que ces animations ont été financées par l'association des Amis du musée et par un financement participatif lancé par l'association Label Image (voir article en page 12).

D'autres animations viendront alimenter ce projet Art et Cinéma dans les mois à venir. ■

CHRISTIANE LE BERRE

Projection chez Ravy, de gauche à droite : Paul Bloas, christiane le Berre, Olivier Bourbeillon, Michel Dupuy

Escapade à Clisson

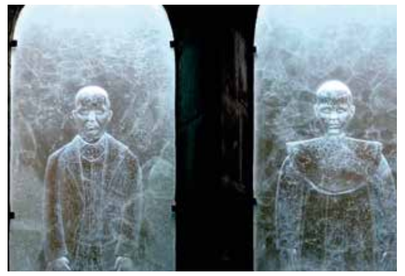
Du15 au 16 mai, un groupe des Amis du musée s'est rendu à Clisson et dans ses environs pour de belles découvertes !

Des vitraux insolites et remarquables à Saint-Gildas des Bois

Première étape à l'Abbaye Saint-Gildas des Bois et la visite de l'abbatiale, une des plus belles églises romanes de Bretagne du XII[e] siècle restaurée, où les vitraux de Pascal Convert et du maître-verrier Jean-Dominique Fleury nous offrent une belle surprise.

En effet en 1944, l'église est bombardée et les vitraux soufflés par l'explosion sont complétement détruits. Ils sont, au départ, remplacés par du simple verre cathédrale. En 2007, par la volonté d'amoureux du patrimoine, ils laissent la place à un ensemble de vitraux remarquables en cristal de Baccarat monochrome représentant des enfants aux visages étranges et aux regards absents conçus par le plasticien verrier Pascal Convert. L'effet en est saisissant et émouvant… Les enfants semblent nous suivre du regard quand nous nous déplaçons !

À Saint-Gildas des Bois, des vitraux en cristal de Baccarat !



Pascal Convert, ***Vitraux de l'abbaye de Saint-Gildas des Bois****, 2007*

Un rêve italien en Bretagne historique

A Clisson, deux époques sont mises à l'honneur :

1 - le Moyen-Age

Avec les splendides halles toujours en fonction et surtout les vestiges du château féodal dans toute leur splendeur. Clisson intègre les marches du duché de Bretagne et se structure autour d'un château monumental, modèle d'architecture défensive, construit sur un éperon rocheux dominant la Sèvre. Longtemps forteresse imprenable, il est incendié pendant la guerre de Vendée et reste de longues années en ruine. En 1962 le château est racheté à la famille Lemot par le Conseil général de Loire-Atlantique et bénéficie d'une restauration.

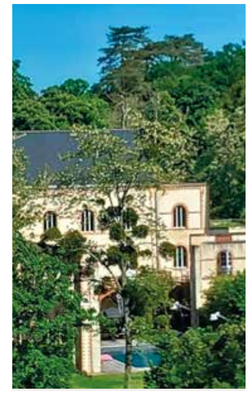
2 - La Renaissance

Mais qui était donc François-Fréderic Lemot (1771-1827) qui a donné à la ville ce parfum d'Italie ? Un artiste sculpteur néo- classique qui a bénéficié d'un séjour de formation à Rome dans sa jeunesse et qui fera ensuite une belle carrière de sculpteur en France.

Cependant il va consacrer beaucoup de soins et de passion pour une œuvre moins connue qui est la réalisation de la villa italienne de ses rêves dans le parc de la Garenne Lemot sur une propriété achetée en 1805 faisant partie des terres de l'ancien château en ruines de Clisson. Il aménage ce domaine en créant un jardin pittoresque autour de la villa dans le goût italianisant avec des arbres remarquables, des petites « fabriques » ornementales : temples, grottes, statues à l'antique. C'est aujourd'hui un vaste lieu de promenade plein de charme et de tranquillité pour les habitants et les visiteurs.

Ce rêve italien se poursuit dans l'architecture de la ville elle-même : églises et campaniles dans le style de la renaissance italienne, villas et maisons inspirés de modèles ruraux de l'Italie centrale : Ombrie, Latium ou Toscane.

La ville est si imprégnée d'Italie qu'un festival de costumes digne du carnaval de Venise a lieu tous les ans et fait venir de partout des cortèges de groupes costumés pour la grande parade des « Mascarades » dans la cité médiévale avec musique et animations.



Une villa dans le style italien

L'entrée de la Garenne Lemot

Le château de Clisson : l'entrée par la barbacane

Concerts, Commedia dell' Arte, défilés, promenades en gondole sur la Sèvre animent l'espace urbain, c'est la Dolce Vita !

Une entrée fracassante dans la modernité : une Fête d'Enfer !

Enfin, Clisson est entré de plein pied dans le monde moderne avec le célèbre festival de musiques « extrêmes », le Hellfest. Près de 240 000 personnes sont attendues à Clisson du 19 au 21 juin avec des têtes d'affiches de la musique « Metal » tels que : Scorpions, Korn, Les Garçons bouchers, Sex Pistols, Muse…

Le dynamisme actuel et la richesse historique et culturelle de cette vieille cité nous laissent vraiment admiratifs ! ■

CHRISTIANE LE BERRE

Hellfest 2024

RÉPONSE DEVINETTE PAGE 3

Suivez la ligne bleue… Une silhouette ne se presse-t-elle pas contre le pêcheur ?

Cette image est-elle fortuite ?

Pourtant elle apporte une dimension mystérieuse, voire dramatique à ce qui n'est, à première vue, qu'un portrait pittoresque.

Voyage au Japon :

Du 11 au 22 novembre 2024, un groupe de 40 Amis du musée s'est rendu au Japon et a pu découvrir ce superbe pays : une nature aux couleurs incroyables, une culture pleine de surprises et de mystères, un art de vivre parfois déroutant. Bref : une autre planète !

Arrivée à Tokyo, capitale impressionnante avec ses sanctuaires shintos et ses quartiers d'affaires ultras modernes région dominé par le Mont Fuji célébré tel un dieu, Hakone, Matsumoto et son château-fort, Kanazawa entre les Alpes japonaises et la mer, un vrai trésor de la culture traditionnelle (vieilles demeures, merveilleux jardins) dont le nom signifie « le marais d'or ».

Puis direction Kyoto dans un incroyable train blanc comme neige ! Visite du grand temple bouddhiste rutilant de feuilles d'or et des maisons de thé où évoluent les geishas et les jeunes maikos. Enfin découverte de Nara, ancienne capitale impériale et berceau de la civilisation japonaise ; on peut y voir « le parc aux daims » où vivent quelques 1200 cerfs en liberté

et un brin chapardeurs ! Attention aux sacs et aux goûters des enfants !

Avant le retour vers la France, visite d'Osaka, ville moderne à la pointe du développement technologique.

Cartes du voyage : ***Patrick Jacq***

Le groupe devant le mont Fuji

Repas japonais

BILLET

Le Japon aurait-il changé les Gaulois râleurs et rebelles que nous sommes ?

Les séances chaussures patiemment endurées par tous tendent à le faire penser !

Et pourtant, côté chaussures nous avons vécu l'impensable ! Déchaussage et rechaussage à toute heure, chaussons pour le onsen, chaussons pour « les aisances »... Le sommet étant les arrivées à l'hôtel. À peine dans le hall où nous affluons, une barrière infranchissable se dresse : on doit exfiltrer illico-presto nos chaussures impures si l'on veut entrer. Il y a alors de la contorsion sur le tatami et, à ce moment, les maris qui ont boudé le yoga se repèrent aisément !

Évidemment cela crée un bouchon énorme et très gaulois ! Mais la vraie surprise vient des valises : on ne discute pas avec l'employé « kimono-ceinture-chaussettes à doigts » qui est préposé à la désinfection des roulettes ! Donc le bouchon se fige : notre énergique guide, Isabelle, risque un « it is a big mess » réprobateur mais rien n'y fait, le samouraï est impassible !

La chose est sérieuse pour l'hôtel, une affaire de réputation dans laquelle on met les moyens : des casiers qui occupent une onéreuse surface attendent nos chaussures qui patienteront dans cette geôle jusqu'à leur prochaine sortie !

Et devinez le plus fou : on n'a vu aucun resquilleur, ni entendu aucun râleur !

Le Japon, sûr de ses valeurs, ça vous change un gaulois ! ■

SYLVIE CHAMLA

JAPON ou JANUS, le pays aux deux visages

Dans la mythologie romaine, Janus est le dieu aux deux faces, l'une tournée versle passé, l'autre vers l'avenir ; Il est fêté le 1er janvier. Il est le dieu des commencements et des fins de l'ouverture et de la fermeture des portes. C'est ainsi qu'on pourrait définir l'attitude du Japon dans son histoire et encore aujourd'hui.

Utagawa Hiroshige, ***Clair de lune à Takanawa*** *(panneau central du triptyque)*

Gratte-ciel devant le mont Fuji

Le guide nous attend devant le temple

Tenues traditionnelles dans la ville moderne

Il semble que le pays veut se maintenir dans cet équilibre fragile entre tradition et modernité mais pour Gérard Siary, spécialiste de l'histoire du Japon : *« Il s'agit davantage d'un jeu d'ouverture et de fermeture que d'un équilibre entre tradition et modernité ».*

L'insularité de ce pays est sans doute aussi la raison de sa singularité !

Nous avons pu constater et vérifier cette opinion tout au long de notre périple au Pays du Soleil Levant de Tokyo à Osaka entre Océan pacifique et Mer du Japon, entre villes et campagnes, entre distance et courtoisie.

Par où commencer ? la liste des souvenirs est si longue et la masse des images si foisonnante !

On prend en pleine figure les contrastes et même les contradictions de cet univers somme toute mystérieux et d'un peuple parfois difficile à comprendre.

Au-delà des éblouissants paysages aux chatoyantes couleurs d'automne, se diffuse une impression fragmentée qui intrigue. On balance sans cesse entre raffinement et pragmatisme, sérénité et exigence respect des traditions et modernisme extrême.

Comment font les Japonais pour concilier ou du moins gérer tous ces paradoxes ?

C'est peut-être grâce à des qualités spécifiques et remarquables : le sérieux et l'application qu'ils apportent à toute chose avec ce goût de la perfection dans la présentation et l'apparence des objets, des êtres, de la nature, dans les domaines de la vie quotidienne même les plus triviaux comme les toilettes ! la cuisine et les arts de la table avec ses multiples séries de plats bols ou coupelles finement décorés, l'habillement aussi entre les vêtements chics et modernes des citadins et ceux des petites héroïnes de mangas sophistiquées sans parler des costumes traditionnels pour les rites religieux et les scènes de théâtre ou pour les événements spécifiques qui jalonnent la vie des hommes et les saisons de la nature. Tout cela est illustré par des cérémonies et fêtes bien codifiées : du premier kimono des enfants aux premières fleurs des cerisiers du Sakura.

Plusieurs vies sont aussi en concurrence ; les vies au travail ou à l'école très exigeantes, la vie familiale, la vie urbaine dans des décors hightech et des centres commerciaux gigantesques, les marchés traditionnels tout aussi débordants de denrées colorées et à profusion, les rues bondées ; tout un monde coloré, débridé et grouillant avoisinant la sérénité des jardins qui appellent à la méditation et au retour sur soi et la sobriété les jardins zens aux surfaces ratissées avec soin aux symboles souvent énigmatiques. À chacun d'y trouver une interprétation... Tout cela est un peu étourdissant finalement ! ■

CHRISTIANE LE BERRE

La maison du SAMURAI à Kanazawa

Après avoir traversé les Alpes japonaises ruisselantes des feuilles rouges et jaunes d'érables, nous sommes arrivés dans la région de Hokuriku pour faire une escale dans la ville de Kanazawa

Kanazawa a été une des villes les plus prospère du pays pendant les 3 siècles de gouvernance de la famille Nomura, et c'est sur l'emplacement de leur ancienne propriété, détruite, que nous visitons cette maison et son jardin qui représentent un héritage culturel du Japon.

Tatami au sol de toutes les pièces, parois et portes coulissantes en papier de riz, et magnifique petit jardin avec une cascade et des rochers. ■

PIERRE DURANTE

La maison du Samourai

REGARDS CROISÉS

Gustave Caillebotte ou « mettre l'homme à nu »

Après la célébration au début de l'année 2024 du 150e anniversaire de la première exposition des impressionnistes, le Musée d'Orsay célèbre avec « Caillebotte – peindre les hommes », *à la fois le 130e anniversaire de la mort de l'artiste et l'entrée, l'année précédente, dans les collections nationales, de sa fameuse toile « Partie de bateau [canotier au chapeau haut de forme] ». Quelle occasion exceptionnelle de pouvoir admirer réunies ces nombreuses toiles d'ordinaire dispersées entre les musées et surtout les collections particulières !*

Gustave Caillebotte (1848-1894) occupe une place à part au sein des impressionnistes. De formation classique (Ecole des Beaux-Arts), il s'engage résolument dès la première exposition de 1874 avec Monet et Renoir qu'il soutient généreusement, grâce à la fortune paternelle dont il hérite très jeune.

Il aura mis aussi sa fortune à contribution pour soutenir le mouvement impressionniste à ses débuts en finançant de nombreuses expositions et ses artistes en leur achetant nombre de toiles. Mieux, Caillebotte fera don, dans son testament, de toute cette collection ainsi constituée au patrimoine national : des œuvres majeures qui ne seront pas allées enrichir les musées américains, celui de l'ermitage ou la collection Morozov.

Encore faut-il savoir que l'acceptation par l'Etat de ce legs fut l'enjeu d'une bataille d'une année, celui-ci ne retenant finalement que 40 des 77 chefs d'œuvres impressionnistes, en délaissant 27 au profit des héritiers et du marché de l'Art (dont 3 Sisley, 11 Pissaro, 8 Monet).

Gustave Caillebotte occupe aussi une place à part sur le plan artistique. Certes, il coche toutes les cases classiques du mouvement pictural par son naturalisme, sa touche rapide ou le traitement de l'ombre et de la lumière.

Mais ses œuvres se distinguent par deux aspects particuliers, d'une part un cadrage souvent très original dont la modernité annonce l'émergence de la photographie et du cinéma, d'autre part le choix délibéré de sujets qui lui sont propres et justifient le titre de l'exposition.

Cela a surpris à l'époque alors que notre œil y est aujourd'hui acclimaté. Caillebotte choisit de peindre la modernité de l'urbanisme haussmannien par des vues en plongée annonçant le grand angle de la photographie (« *Rue Halévy, vue du sixième étage* » - 1878 ou « *Boulevard des Italiens* » - 1880) voire le fish-eye (« *Boulevard vue d'en haut* » - 1880).

À l'inverse, il peut choisir un gros plan immersif qui projette le spectateur au contact du sujet, annonçant par là le plan américain du cinéma : sa toile « *Partie de bateau, canotier au chapeau haut de forme* » (1877/78) laisse peu d'espace au ciel d'horizon au-dessus du chapeau quand les jambes du rameur sont coupées aux genoux, l'amenant ainsi au contact de l'observateur.

Gustave Caillebotte peut choisir un gros plan immersif qui projette le spectateur au contact du sujet, annonçant par là le plan américain du cinéma.

Gustave Caillebotte, ***« Partie de bateau, canotier au chapeau haut de forme »****, 1877-78*

Quant au choix des sujets, qui n'a pas remarqué que Caillebotte a représenté, dans ses œuvres, le genre masculin quatre fois plus souvent que le genre féminin, que les femmes en sont donc souvent absentes ou en retrait quand elles y sont ?

Gustave Caillebotte et son frère cadet Martial ont entamé très jeunes une vie active, profitant de la fortune familiale, décidés à profiter de toute la modernité qui éclot avec le second empire et la IIIe république naissante, la ville, les sports, les spectacles, les Arts, la Presse. Ce ne sont pas des vieux garçons mais des célibataires endurcis, plus ou moins dandy, au mode de vie choisi refusant l'enfermement dans le modèle familial bourgeois. Ils réunissent autour d'eux tout un aéropage d'amis photographiés par Martial ou portraiturés par Gustave qui réunit tout ce monde autour de « *La partie de Bésigue* » - 1881).

C'est donc ici qu'on touche au cœur de l'exposition : « *Peindre les hommes* » fut pour Gustave Caillebotte les mettre à nu, y compris dans des vues ou des scènes citadines dont il arrive à extraire de l'intime et de l'émotion.

La toile « *Rue de Paris, temps de pluie* » (1877-78), célèbre par son cadrage, sa lumière et la chorégraphie de ses parapluies est à la fois une ode à la modernité urbaine du Paris haussmannien et à celle du bourgeois élégant et serein qui observe son monde, une jeune femme à son bras, légèrement en retrait. De façon amusante, le canotier de « *Partie de bateau, canotier au chapeau haut de forme* » (1877/78) a gardé son habit de ville, y compris le nœud papillon, s'étant simplement départi de son veston et de son chapeau, impatient qu'il était de s'adonner à ce sport à la mode.

« *Le jeune homme à sa fenêtre* » (1878), vu de dos, est plus mystérieux. A quoi peut-il bien penser, campé sur ses deux jambes, les mains dans les poches, devant un large boulevard haussmannien que s'apprête à traverser une silhouette féminine loin en contrebas, quand on sait qu'il s'agit de René, son autre frère qui disparaitra peu après ? domine-t-il ce monde ou le trouve-t-il bien vide ?

Caillebotte interroge la masculinité, voire la virilité, dans leurs manifestations culturelle, sociale ou psychique, mais aussi tout simplement physique.

« *Les raboteurs de parquet* » (1875) en marquant le souci de Gustave Caillebotte de mettre en scène une autre classe sociale, laborieuse, lui permet aussi de montrer l'homme dont le mouvement et l'effort physique justifiant qu'il soit partiellement dénudé : réalisme cru qui conduira le jury du salon officiel à refuser sa toile !

Enfin, plus tard, en 1884, avec « *Homme au bain* » Caillebotte casse le code de la nudité. Il ressort de cette œuvre, là encore en gros plan, la sensation d'être entré dans la pièce, comme par effraction. Et la confrontation avec l'intimité de cet homme, à la sortie du bain, nu, de dos, légèrement vouté dans un équilibre imparfait, vous laisse dans la même interrogation sur la condition humaine qu'une statue de Rodin, contemporain de Caillebotte, ou de Giacometti. ■

JEAN-LOUIS SERRE

Gustave Caillebotte, ***« Homme au bain »****, 1884*

Gustave Caillebotte, l'art du mouvement

PAR MICHEL DUPUY

Le saviez-vous ?
Gustave Caillebotte est mort le 21 février 1894, la première projection cinématographique a eu lieu à Paris le 28 décembre 1895.

« Encore que les injustices littéraires et artistiques n'aient plus le don de m'émouvoir, je reste, malgré moi, surpris du persistant silence que garde la presse envers un tel peintre. »

Georges Huysman
Ecrivain et critique d'Art
(1889-1957)

PLAN SÉQUENCE

Gros-plan, Linges volant ***(ralenti)***, tels des nuages impressionnistes. On y voit la discrète Charlotte, sa compagne, son frère frère Martial qui lit dans un paisible jardin, un chien qui dort et, ***Zoom...*** au milieu du parc, «mille» roses dans le jardin du Petit-Gennevilliers... Depuis *les bords de l'Yerres*, en 1878, des tourbillons dans l'eau...

FLASH-BACK

Travelling, un pêcheur au bord d'une rivière ***(touches pointillistes et trouées lumineuses).*** Plus loin, un baigneur plonge dans les tourbillons lumineux...

Dans les reflets agités, en ***caméra subjective,*** fait de plans serrés sur les pagaies aux pales jaunes, l'attention du spectateur se focalisera progressivement sur les mains des rameurs...

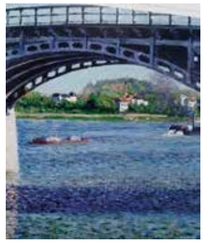
En précurseur de l'image animée, Gustave Caillebotte quitte alors le cadre et nous entraîne vers l'écran du cinéma qui est en train de naître...

** Gustave Caillebotte est mort le 21 février 1894, la 1ère projection cinématographique a eu lieu à Paris le 28 décembre 1895.*

** Etrangement, ce peintre novateur qui déroule l'image en mouvement sous tous ses aspects visionnaires, est souvent aujourd'hui connu et associé à de «supposés» secrets sentimentaux sans intérêts . Dommage que l'un des plus grands musées parisiens ait ainsi minoré maladroitement le talent de celui qui mit dans la peinture de la perspective, du mouvement, du temps, du bonheur, bref du 7ème art... en marche !*

PANORAMIQUE

1886, *Le pont de l'Europe* suivi, ***hors champs,*** de rails sur un pont de fer...



Gustave Caillebotte vu d'en haut !

Pour conclure ce portrait de Gustave Caillebotte, évoquons en parallèle un regard de cinéaste sur 2 œuvres majeures du peintre.

Gustave Caillebotte,
« Un refuge, boulevard Haussmann »*, 1880*

Un refuge, boulevard Haussmann (1880)

Au premier coup d'œil cette œuvre, ne semble pas se caractériser par un trait et une esthétique particulière, elle peut même paraître de la part de ce peintre, quand on en connaît l'œuvre, déconcertante. Elle est cependant « savante » et propose à qui la regarde attentivement une sorte de cadran solaire fait d'ombres d'hommes, de réverbères, de véhicules, supposés mettre en scène, chacun à leur manière, les activités d'une journée.

Ces quatre lampadaires marquent des temps pouvant éventuellement concerner les personnages représentés. Un temps singulier, en noir blanc. Les couleurs du rêve et autres mirages seraient plutôt associés à l'imagination et à la fantaisie. Le noir et blanc et les ombres sont juste là pour marquer le temps.

Refuge, ce beau titre inscrit l'intimité de chaque personnage et donc, aussi, du regardeur, sans représentation singulière puisque personnelle et privée.

Par son «abstraction», c'est peut-être sa plus belle œuvre esquissée à l'extrême, l'invitation du peintre à y inscrire son temps à elle, celui d'un refuge ne pouvant être vu que d'en haut, comme Auguste Caillebotte aime à le faire dans ses peintures, de son balcon donnant sur le boulevard Haussmann...

Boulevard vu d'en haut (1880), d'en haut, et comme toujours de ce même balcon des Caillebotte

Cette fois la place est onirique, on y voit un feuillage, un paysage, la vie. La rue est passante, mouvante, les «hauts de forme» se saluent. Sur le trottoir, une grille de protection limite la scénographie du « cadran solaire ». Le temps qui passe y est volage, de passage et en couleur.

Quelques feuilles s'envolent, des bouts de temps, des flocons verts, des notes de musique éparpillées et printanières...

Une promenade juste pour se croiser, se sourire, se saluer, s'aimer... le sujet préféré de Gustave Caillebotte.

Comme au cinéma tout se meut, un rêve éveillé vu d'en haut ■

Gustave Caillebotte,
« Boulevard vu d'en haut »*, 1880*

MICHEL DUPUY

*** Merci à madame Sylvie Girard-Lagorce (Caillebotte, éloge de la vie moderne) pour son regard avant-gardiste qui fait tant de bien à la peinture et au cinéma...*

Cette saison, à Paris, quatre expos sont au féminin

Il est quand même remarquable que Paris offre en même temps, dans trois lieux prestigieux, quatre expositions consacrées à quatre artistes femmes qui font date dans l'histoire de l'Art et dont l'œuvre peut difficilement éluder des questions de genre ; tout simplement des questions qu'on ne se poserait pas s'il s'agissait d'un homme.

Artémisia Gentileschi

Premier lieu le musée Jacquemart-André expose Artémisia Gentileschi (1593-1656), fille d'Orazio Gentileschi, ami de Caravage. Formée à la peinture dès l'enfance par son père dont elle fut l'assistante, elle peint, à 19 ans, un « Judith décapitant Holopherne » jugé, de par sa beauté et sa puissance évocatrice, comme l'égal si ce n'est plus, du tableau de la même scène peint par Caravage en 1600. Cela tient à la maîtrise du clair-obscur comme au cadrage resserré mais aussi au contexte de la création de cette œuvre : elle répond à violence du viol subi par Artémisia un an plus tôt, à sa soumission à la question pour vérifier qu'elle ne mentait pas puis à l'humiliation d'un procès dont le condamné fut gracié par le pape. Mariée pour préserver son honneur, elle quitte Rome pour Florence où la qualité de sa production est reconnue et lui permettra de vivre de son art ; elle est même l'une des premières femmes admises à « l'accademia del disegno ». Alors qu'au faite de sa gloire elle est reconnue comme peintre d'histoire, ces œuvres tomberont peu à peu dans l'oubli, passées de mode car attachées qu'elles étaient à leur contexte biographique. Artémisia ne « renait » qu'au début du XX[e], avec la « redécouverte » de ses toiles caravagistes, mais il faut attendre les années 1970 et l'épanouissement du féminisme au sein de l'histoire de l'Art pour que l'histoire de ce viol serve une nouvelle fois de levier à sa reconnaissance comme l'une des artistes majeures de l'Art italien au début du XVII[e].

Suzanne Valadon

Second lieu, Pompidou expose Suzanne Valadon (1865-1938). Inutile de présenter l'œuvre de cette artiste avec ces portraits ou ses nus d'un réalisme franc au cerne noir. On notera cependant que, par son extraction modeste (une mère blanchisseuse à Montmartre) elle ne doit sa formation qu'au fait d'avoir été le modèle d'artistes comme Toulouse-Lautrec et Degas qui, remarquant ses dons pour le dessin, l'admirent, l'accueillent parmi les cercles d'artistes et lui ouvrent un accès aux galéristes. Elle doit son succès à la modernité de son œuvre en phase avec celle de nombreux artistes comme Manet, à la liberté transgressive qu'elle revendique dans sa vie comme sur les toiles qu'elle expose annuellement au salon de la FAM (femmes artistes modernes) opposée à la « diffusion d'un art bourgeois féminin ». Il est vrai qu'au tournant du XX[e] la subversion touche l'Art mais les stéréotypes ont la vie dure : si les œuvres de Valadon sont certes modernes et sans doute non bourgeoises selon les canons de l'académie, l'analyse critique de son travail continue d'être « genré » par le seul fait que son « vérisme » est jugé comme « viril », par opposition aux œuvres des nombreuses autres artistes femmes réunies elles-mêmes autour d'un concept Adhoc de « peinture féminine » et qui furent proprement invisibilisées.

Suzanne Valadon doit son succès à la modernité de son œuvre en phase avec celle de nombreux artistes comme Manet.

Gabrielle Münter et Marguerite Matisse

Troisième lieu, le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, présente Gabriele Münter et Marguerite Matisse (au sein de l'exposition « Matisse & Marguerite, le regard d'un père »).

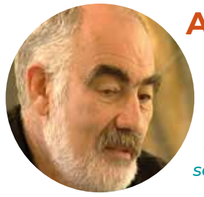
Même si elle fit deux brefs séjours à Paris, pôle artistique de l'Europe de l'ouest, Gabriele Münter (1877-1962) est une artiste de la Mitteleuropa. Née à Berlin, dans une famille aisée à l'éducation non « corsetée à l'allemande » (ses parents sont nés aux USA), elle jouit d'un tempérament bien trempé. Après deux ans de formation artistique à Düsseldorf, elle décide à 21 ans, suite au décès de ses parents et à l'héritage de leur fortune, de repartir aux USA où pendant deux ans, elle photographie avec le tout nouveau « Kodak Bull's Eye n°2 », la vie urbaine ou rurale de New-York au Texas en passant par le Missouri et l'Arkansas. De retour à Munich, elle revient à la peinture, notamment sous la direction de Kandinsky dont elle devient la maitresse. A Paris elle découvre toutes les avant-gardes, le fauvisme, Gauguin, Matisse, Picasso, exposant pour la première fois au salon des indépendants de 1907. Avec Kandinsky et quelques autres artistes expressionnistes ouverts à l'abstraction elle cofonde en 1911 le cercle «Der Blaue Reiter ». Elle s'exile en Scandinavie durant la grande guerre puis revient définitivement à Munich où elle conservera dans sa maison une grande partie des œuvres du Blaue Reiter, les sauvant des autodafés qui entourèrent l'exposition sur l'Art dégénéré. Mais cette odyssée a largement invisibilisé l'artiste demeurée dans l'ombre de Kandinsky : elle écrivait déjà en 1926 « aux yeux de beaucoup, je n'étais qu'une annexe insignifiante de Kandinsky [… alors qu'une] femme peut posséder un talent original et authentique, être une vraie créatrice ». L'exposition du MAM fait justice de cela en offrant à voir aux visiteurs des œuvres magnifiques résidant pour la plupart à Munich.

Marguerite Matisse (1894-1982) atteinte de la diphtérie à sept ans ne dut la vie sauve qu'à la trachéotomie opérée à la gorge. Cela explique le ruban noir qui, sur les portraits réalisés sous le regard paternel attendri, cachent sa cicatrice. La vie auprès de ce père et des artistes qui l'entouraient suscita chez Marguerite le désir d'une activité artistique finalement refoulée après quelques années d'activité entre 1914 et 1929. On laissera le visiteur juger de l'impossible libération de l'empreinte paternelle (nature morte à la bouteille, 1925) tout en reconnaissant la volonté de s'en affranchir par le recherche d'autres références comme Marquet (Nice, 1926). De la difficulté des couples Parent/enfant dans l'Art cette exposition en est une belle illustration. Il demeure que le destin de Marguerite est plus que digne. Devenue assistante de son père, elle occupa une place importante dans la promotion de son œuvre et fit la fierté de son père par son engagement au sein de la Résistance durant la guerre. Evidemment, il reste qu'on ne se lasse pas d'admirer les toiles de Matisse.

Agnès Varda

Enfin, une cinquième exposition doit être notée, au Musée Carnavalet, elle concerne le regard sur Paris d'une grande artiste féminine, Agnès Varda, dont les œuvres touchent à tout, la photo, le cinéma, la confection, le happening et le reste… ■

JEAN-LOUIS SERRE



Alain Le Quernec, Arts-Murs

Le portrait de cet homme de campagnes (de pubs), dans ce film, accompagné de son ami le député européen Bernard Poignant, associe une troublante définition de l'art de l'affiche (comparée à un papillon) à un moment douloureux de son enfance (la mort du père). Afin d'en privilégier les différentes émotions, et avec son accord, j'ai choisi, dans ce portrait, de transmettre les propos d'Alain Le Quernec, sans montage, sans correction, comme il les dit dans le film.

PREMIERS MURS ET PREMIÈRES AFFICHES

« La première affiche dont je me souviens, ce n'était pas une affiche, c'était un mur peint… Et l'une des publicités qu'on voyait le plus souvent c'était Saint-Raphaël et Quinquina, c'était le bonhomme rouge et le bonhomme blanc, et la pub à la radio, c'était « Qu'il soit rouge ou blanc, Saint-Raphaël c'est toujours excellent… »

« Une affiche dans un musée, c'est un papillon mort. »

Moi, j'avais 4 ou 5 ans et j'étais fasciné par ces petits personnages, par ces images. Je voulais savoir le pourquoi et le comment de ce que ça voulait dire.

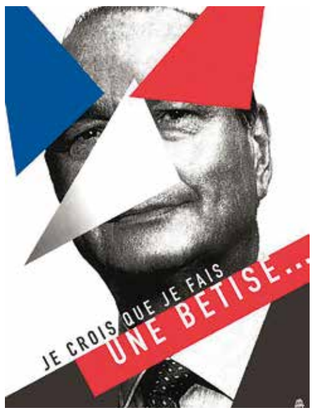
Ma vocation de graphiste vient de là, de faire une oeuvre qui soit vu et qui a une certaine utilité. Être dans la rue pour faire cela, c'est une sorte d'exhibitionnisme…

L'affiche c'est un papillon. je raconte cette histoire, on est dans l'herbe, dans la campagne, et on voit un papillon, on s'approche pour le voir car il est magnifique, mais dès qu'on s'approche il s'en va plus loin et il y a une sorte de frustration. Donc, le lendemain on vient avec un marteau, on l'épingle, et on regarde le papillon, mais il y a un problème, c'est qu'il est mort. L'affiche, c'est un peu la même chose, il y a un moyen de la garder, de l'épingler, de la mettre dans un musée mais l'événement qu'elle annonçait est déjà dépassé, c'est un objet qui a vécu.

Une affiche dans un musée, c'est un papillon mort. »

L'ENFANCE DE L'ART

« Mon père est mort quand j'étais enfant. Lorient, la ville où je vivais dans les années d'après guerre était une ville complètement rasée et un jour où mon père m'avait amené à l'école, à 14 heures, j'étais tout petit. J'étais tout petit et le soir on est venu me chercher, il était mort.



Ma mère elle, était directrice d'école, je me rappelle, que quand j'avais 5/6 ans, dans sa blouse blanche, elle m'impressionnait beaucoup.

Je suis toujours fasciné par l'affiche, qui est un mélange d'images et de textes et je ne sais toujours pas, quand je vois une affiche en ville, quelle est la partie de mon cerveau qui réagit la première, ça fait appel à des zones différentes, des cellules différentes et je suis incapable de savoir ce qui fonctionne le mieux et comme le petit garçon de 4 ans, après, j'essaie de savoir qu'est-ce que ça représente, qu'est-ce que ça veut dire »… VOIR ÇA S'APPREND…

L'ÉCOLE DE L'ART

« A 27 ans je suis parti en Pologne et ce fut un moment important dans ma vie. Il se trouvait qu'à l'époque il y avait là-bas une production phénoménale, une variété d'une richesse incroyable.

C'était l'affiche dans son ensemble qui me fascinait, le phénomène social de l'affiche polonaise, et puis sur place, ensuite j'ai vu la différence qu'il y avait entre quelqu'un comme le graphiste Henryk Thanaszensky et les autres, c'était le plus respecté de sa génération et il s'est révélé être un professeur hors pair, un pédagogue extraordinaire.

L'affiche c'est un moyen de m'exprimer, de communiquer et j'ai commencé à travailler sur certaines actions politiques dans les années 70, après mai 68. En 1978, quand il y a eu la catastrophe de l'Amoco Cadiz, il y eu plus d'une dizaine d'affiches, celles du P.S, du P.C, d'associations bretonnes…

J'ai utilisé cette veine pour m'exprimer grâce à Bernard Poignant du P.S, cette utilisation là, de l'affiche, est devenu, petit à petit désuette, démodée, et maintenant personne ne fait plus d'affiches politiques. »

LE MUR DU SON

« Il n'y a rien de pire qu'une affiche béni-oui-oui, il vaut mieux faire une affiche ultra-raciste qui fera réagir les gens plutôt qu'une affiche fade par exemple.

Il faut toujours se faire remarquer. L'affiche est un coup de poing, il faut provoquer, et j'adore provoquer la haine des gens que je honnis, c'est le plus beau compliment qu'ils peuvent me faire. »

AU PIED DU MUR

« Qu'est-ce qui va rester de mon travail ? Je n'ai aucune illusion là-dessus, il n'y a qu'à regarder les cimetières pour voir l'avenir, et donc de mon travail il ne restera rien, je n'y compte pas… il faut travailler pour le présent, il nous est réservé, pas la postérité, dans cette pratique artistique là, je trouve que c'est une vanité.

Le temps c'est une perspective, ça avance, ça avance, c'est un long couloir. Le bout du tunnel on ne sait pas où il est.

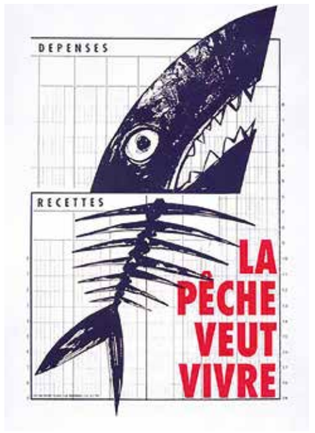
Toujours est-il que ce n'est pas une lumière qu'il y a au bout.

… Au bout c'est un mur, et un jour on va se retouver au pied du mur. Voilà, voilà le temps, il n'y a pas d'espoir. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

MICHEL DUPUY, CINÉASTE

Ces textes sont extraits du film «Terre de campagnes (de pub)» - 26 Minutes de Michel Dupuy
Contact : Lesfilmsdumoment@yahoo.fr



Crowdfunding, une histoire d'amitié ?

L'amitié est une relation affective qui se produit entre deux ou plusieurs personnes, et à travers laquelle les individus partagent des valeurs, des croyances et des moments spéciaux. [Éditions Le Robert]

Peut-être il y a-t-il, parfois, quelques malentendus dans la manière d'utiliser ce terme d' « amitié » que l'on a coutume d'associer à un sentiment.

C'est le cas dans l'utilisation qu'on en fait et la manière dont elle se manifeste dans certaines associations ou fédérations.

Être « amis » est-ce être seulement des consommateurs de « goûts et plaisirs partagés » ou est-ce en être aussi des acteurs en soutenant et en accompagnant les actions qui permettent la réalisation de cet objectif malgré les difficultés rencontrées ?

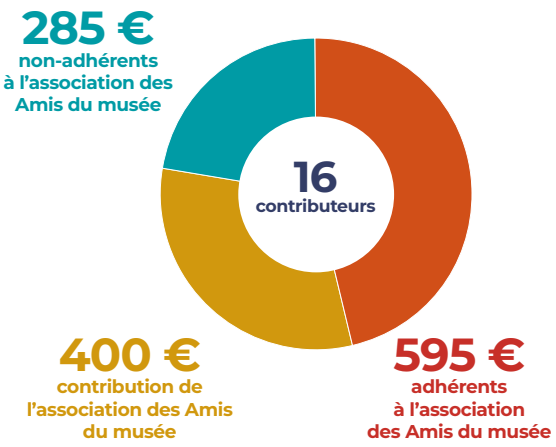
Sans doute l'un ou l'autre, mais assurément peut-on parler d'amitié si l'on est que consommateur.

Il me semble que notre association des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper a été confrontée à ce choix dans le cadre d'un crowdfunding ayant pour objectif d'accompagner et «faire vivre hors les murs ce clair et brillant objet de plaisir » qu'est pourtant le musée de Quimper pendant une fermeture nécessaire afin d'accompagner et soutenir sa précieuse équipe de direction et de techniciens. Amicalement. ■

MICHEL DUPUY

Les résultats du crowdfunding

11 adhérents à notre association sur environ 300 ont participé à ce financement participatif. 1280 euros ont été récoltés.



Sur les 16 contributeurs à ce financement, 25 % ne sont pas adhérents de l'association (285 euros). Les 75 % restants sont constitués d'adhérents individuels (595 euros) et de l'association des Amis du musée elle-même (400 euros).

Merci aux contributeurs qui ont répondu à ce financement participatif. Merci aussi à l'association Label Image qui a organisé ce Crowdfunding et qui met gracieusement à notre disposition ses compétences en matière de cinéma pour la réalisation de ce projet. ■

Art et Cinéma, le film en préparation sur la Rose : l'équipe de tournage en action

Le nouveau Conseil d'Administration 2025

Pierrick Bazin, Antoinette Catto-Le Bris, Michel Dupuy, Blandine Durante, Pierre Durante, Patrick Jacq, Christiane Le Berre, Thierry Le Cam, Marie-Claude Lecocq, Anne-Marie Le Coz, Christine Lelièvre, Roselyne Monchaux, Philippe Morvan, Jean-Louis Serre, Carmen Stéphan, Nikki Torlore. ■

Absents sur la photo : M. Dupuy, MC Lecocq, AM Le Coz, C. Lelièvre, Roselyne Monchaux, JL Serre.

Le prix Jean Moulin 2025

Le prix Jean Moulin a été remis le samedi 17 mai 2025, à l'Espace Dan Ar Braz aux deux lauréates Maïwenn Thimoleon en 3e au Collège La Mennais à Cap Sizun à Pont Croix, et Léna Le Meur , en terminale au Lycée de Brizeux Quimper. Le thème était : « *Libérer et refonder la France (1943-1945)* ».

Le journal des Amis du musée est une publication de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper réservée aux adhérents.

Directeur de la publication : Pierre Durante
Coordination de la rédaction : Christiane Le Berre
Conception graphique : GéDéZ'ailes Communication
Photos : Amis du Musée · Impression : Cloître Imprimeur
Dépôt légal : juin 2025 · ISSN 2273-9831
contact@amibozar-kemper.fr · www. amibozar-kemper.fr
40 place Saint-Corentin · 29000 Quimper

PEFC 10-31-1238